

Irène Marion **Colombie-Britannique / British Columbia**

Contrairement aux autres provinces canadiennes, la Colombie-Britannique ne comprend pas de régions à caractère francophone. Seule la petite communauté de Maillardville, fondée en 1909, a réussi à maintenir un visage français pendant un certain temps, avant d'être noyée dans la grande région métropolitaine de Vancouver. Les Canadiens français ont cependant joué un grand rôle dans la colonisation de la province vers la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles. Le père d'Irène Marion était un de ces colons. Il était d'abord parti du Québec pour travailler comme bûcheron aux États-Unis. Devenu ensuite employé du chemin de fer Canadien Pacifique, il s'est rendu jusqu'à Vancouver, où il fut attiré par les mines d'or de l'intérieur de la province. Il a donc ouvert un magasin à Soda Creek en 1894 et plus tard, il est devenu commerçant à Quesnel, au sud de Prince George. Il se rendait alors chaque année à Montréal pour commander de la marchandise. Lors d'un de ces voyages, il s'est rendu à New Bedford, au Massachusetts, pour visiter sa parenté. C'est là qu'il rencontra sa future femme, la fille d'immigrants québécois. Une fois marié, le couple s'établit en Colombie-Britannique, où ils ont élevé deux filles.

Irène Marion a vécu toute sa vie en Colombie-Britannique, à part quelques séjours à Montréal et aux États-Unis. Son témoignage nous rappelle que même des familles vivant loin des communautés canadiennes-françaises dans l'ouest pouvaient réussir à maintenir leur langue. Irène Marion nous apprend aussi que pas tous les colons canadiens-français de l'ouest étaient des cultivateurs. En tant que commerçant, son père a pu élever sa famille dans une certaine aisance.

Le témoignage d'Irène Marion a été recueilli en 1985 par la Société d'histoire des Franco-Colombiens.

Unlike all the other Canadian provinces, British Columbia does not have any one region that is associated with Francophone culture. Only the small community of Maillardville, founded in 1909, managed to maintain a French character for many years, before being absorbed into the greater Vancouver area. French Canadians did, however, play an important role in the settlement of the province during the late Nineteenth and early Twentieth Centuries. Irène Marion's father was one of these pioneers. He had first left Québec to work in the woods in the United States. Later on, he worked for the Canadian Pacific railroad company, and he thereby had the opportunity to travel all the way to Vancouver, whence he was attracted by the gold rush to the interior of the province. In 1894 he opened a store in Soda Creek, near the gold fields, and later moved his business to Quesnel, south of Prince George. Each year he would travel to Montreal to obtain merchandise and to visit relatives. During one of his trips, he went to visit a niece in New Bedford, Massachusetts. That is where he met his future wife, the daughter of French Canadian immigrants from Québec. The couple soon married and settled in British Columbia, where they had two daughters.

Irène Marion, the elder of the couple's daughters, was brought up in British Columbia, and spent all her life there, apart from a few periods in Montreal and in the United States. Her life story shows that even families living far from a French Canadian community could maintain their language in western Canada. Irène Marion also reminds us that not all French Canadian settlers in the West were farmers. As a merchant, her father was able to raise his family in relative affluence. The life story of Irène Marion was recorded by the *Société d'histoire des Franco-Colombiens*, based in Vancouver.



[Lors d'une visite à New Bedford, Massachusetts en 1908] à une soirée, il a rencontré ma mère, pis il ont pris des photos et puis ma mère l'a vu seulement qu'une fois et puis quand mon père a été rendu à Quesnel, il a envoyé une photo de lui-même à sa petite nièce à New Bedford pis ma mère elle a vu le photo, alors elle a écrit, pis elle lui a dit : « J'aimerais avoir un photo de toi-même. » Pis là il a envoyé une photo, pis la correspondance elle a continué pour deux ans. Et puis en 1910, il était encore allé à Montréal pour acheter, pis avant de partir de Montréal quand il avait fini ses affaires, il a envoyé un télégramme : « Veux-tu voyager avec moi dans l'ouest, je suis prêt à partir. » Pis ma mère a répondu : « Bien, j'aimerais parler de ça à mon père » à New Bedford. Et pis mère elle lui a dit : « Ben, tu devrais pas marier un homme que tu connais pas. » Et puis mon père lui a dit : « Je suis très ami avec le père François Thomas, que je connais pour dix ans et pis c'est lui qui est le prêtre, de la Colombie dans cette partie-là. »

Et puis mon père lui a envoyé un télégramme au père François Thomas, puis il lui a dit qu'est-ce qui avait en l'idée, mais il a dit : « Réponds-moi pas avec un télégramme, écris une lettre s'il te plaît. » Toujours le père François Thomas a écrit une lettre à ma mère pis lui a dit : « Je connais Monsieur Marion très bien, ça fait dix ans qu'on se connaît, il est un homme qui a des hauts principes, il est catholique, religion catholique romain, et puis ça fait plusieurs années qu'il est en commerce puis j'en suis certain qu'il peut supporter une femme. » Pis là ma grand-mère elle a dit... bien à ma mère : « Bien si tu veux aller, ma fille, tu peux aller. »

Quand mon père pis ma mère ont décidé de se marier, dans le temps, la mode c'était pour une femme, si elle avait les moyens, de se faire un trousseau. Puis ma mère, c'est ça qu'elle voulait avoir, ça fait, elle a été trouvé une demoiselle Jeanne Leblanc qui coudait très bien qu'elle me disait toujours, pis elle a demandé à Jeanne Leblanc : « Comment de temps que t'as besoin pour me faire un beau trousseau ? » Bien Jeanne Leblanc lui a répondu : « Un mois. »

Pis au bout d'un mois, ma mère pis mon père se sont mariés à New Bedford, Massachusetts dans l'église Saint-Antoine. Pis après ça, ils ont été à Québec, la ville de Québec et puis ils ont passé un soir dans le château... une nuit dans le Château de Frontenac. Ensuite, ils ont pris le train, ils ont été à Ashcroft pis après ça de Ashcroft aller à Quesnel dans ce temps-là, c'était deux cent-vingt milles, et pis là, ils ont — c'était au mois de janvier — pis là ils ont pris un traîneau à Ashcroft pour se rendre à Quesnel.

Le traîneau était tiré par quatre chevaux ou six chevaux pis au mois de février il faisait très froid, pis ma mère elle avait seulement qu'un petit

manteau de fourrure qui allait jusqu'aux hanches, alors elle avait très froid. Ils l'ont enveloppée dans des couvertures de fourrures, et pis à ses pieds, ils ont mis des briques chaudes, pis à toutes les places qu'ils arrêtaient, les briques étaient toujours changées, pis ma mère débarquait du traîneau, pis allait s'asseoir près du poêle ou une fournaise. Pis dans quelques jours, elle s'est rendue avec mon père, naturellement, à Quesnel.

Et pis mon père était — dans ce temps-là, tout le monde se connaissait — pis mon père étant dans le commerce, tout le monde le connaissait. Ça fait que il avait pas dit aux personnes, à Quesnel qu'il arrivait avec une femme. Alors, toutes les places qu'ils arrêtaient, le télégraphe opérateur, il envoyait un mot : « Monsieur Marion il arrive avec une femme, il est marié. » Alors quand ils ont arrivé à Quesnel, ils ont arrivé, c'était un petit village, il y avait une rue du long de la rivière, pis là les hôtels étaient du long de la rivière, pis le magasin à mon père et puis tout ça. Alors, mon père, il a dit à l'homme qui conduisait leur traîneau : « Arrêtez à l'hôtel. »

Toujours, ils ont débarqué, et puis ma mère contait toujours qu'elle a eu très peur ce soir-là, parce qu'il y avait tant de monde qui était saouïl, les hommes étaient tous saouïls. Et puis c'était le soir. Pis mon père il a pensé : si on prend une chambre à l'hôtel, on sera plus privé que si je l'amène chez moi. Mais il y avait tellement de bruit, à l'hôtel, que mon père il a dit : « Bien, on est mieux sortir d'ici, pis on va aller chez moi. » Et pis dans ce temps-là, mon père avait une chambre au-dessus du magasin. Alors il emmène ma mère là, et ma mère elle a dit que c'était bien malpropre. Mais elle suit et dit : « Je vais arranger ça. »

Quand ma mère se trouvait enceinte, plus tard dans l'année, mon père lui a dit : « Bien, on peut pas avoir un enfant né ici parce qu'il a pas de docteur. » Et puis il a dit : « Je pense que ça serait mieux si tu retournerais à New Bedford pour être avec ta soeur et pis ta mère. » Alors ma mère a pris le voyage encore de Quesnel à Ashcroft ; pis à Ashcroft, elle a pris le train, elle a été à Montréal, pis après ça à New Bedford, Massachusetts, pis là je suis venue au monde, au mois de février, février le 14 pour être exacte. Je suis une petite valentine, la fête des valentins dans 1911. Puis là, il faisait encore très froid, alors mon père a écrit à ma mère, il a dit : « Prends pas le voyage cet hiver avec un enfant, tu es mieux de rester à [New Bedford] jusqu'à l'été. »

Alors, ma mère elle a resté à New Bedford encore six mois et puis quand elle s'est en revenue, elle a amené avec l'une de ses amies, une demoiselle Rosabelle. Alors c'est eux qui m'ont eu soin pour le voyage à Quesnel. J'avais six mois. Je crois que c'était en 1911, mon père a décidé d'allonger

le magasin et puis de faire bâtir un appartement au-dessus du magasin pour la famille et puis nous avons dans cet appartement deux chambres à coucher, un salon, une salle à manger, une grande cuisine, une salle de bain et puis une petite chambre pour garder les aliments, puis ensuite une grande chambre pour ma soeur et moi pour jouer et pour avoir nos amis. En 1912, ma soeur est venue au monde et pis son nom était Marie-Blanche.

Dans la cuisine, il y avait un gros poêle, et pis dans la salle à manger, il y avait un gros poêle. Et puis quand i' faisait chaud, on se servait seulement du poêle dans la cuisine, et puis pour se laver, fallait chauffer l'eau sur le poêle, pis après ça, apporter ça, pis vider ça dans le bain. Mais le bain, il y avait des pipes pour envoyer l'eau dans la terre, alors c'était très facile. Le seul moyen d'avoir de l'eau dans nos maisons dans ce temps-là, c'était d'acheter l'eau que les Chinois apportaient de la rivière. Généralement, ils apportaient deux chaudières d'eau à chaque fois qu'ils venaient à la maison. Pour se laver, nous servions du bain, c'était un bain qui était très long, comme les anciens bains. Fallait chauffer beaucoup d'eau pour mettre dans ce bain.

Cette maison-là, c'était fourni avec des meubles qui venaient de la compagnie *Eaton*. Et puis l'année que ma mère était prête à fournir la maison, sur le couvert du catalogue *Eaton*, il y avait une photo d'un salon. Alors ma mère elle a écrit à *Eaton's* puis elle leur a dit qu'elle voulait avoir tous les meubles pis le tapis pis tout, qu'ils montraient sur le couvert du catalogue. Alors notre maison était fournie avec les meubles qui venaient de la compagnie de *Eaton's*... je pense que dans ce temps-là, on écrivait à Winnipeg.

On avait toutes sortes de jouets parce que mon père avait le magasin. Chaque Noël, le matin, on s'élevait pis un côté de l'arbre, c'était des jouets pour ma soeur pis l'autre côté de l'arbre, c'était des jouets pour moi. Puis il y avait rien d'enveloppé et puis sur l'arbre il y avait des petites chandelles mais on les allumait seulement le dernier soir que l'arbre était dans la maison. Puis là mon père s'assissait devant l'arbre et puis on osait pas laisser l'arbre seul, parce que c'était très dangereux.

À la maison, on parlait le français, parce que maman et puis papa trouvaient que c'était très important de garder leur langue. Alors ils parlaient toujours en français et pis si on leur répondait en anglais, ils nous répondaient pas, alors c'était une nécessité. Puis hors de la maison, nous parlions toujours en anglais, parce que tout le monde qui étaient nos amis parlaient en anglais. Mais ma mère avait deux amies, deux, trois amies qui venaient à la maison qui parlaient toujours en français. Le nom c'était Madame

Duclos, Madame Vanne et puis Madame Roy. Et puis toujours on entendait le français, comme ça, et pis quand les missionnaires venaient à Quesnel, ils restaient toujours chez nous, alors nous entendions le français durant leur séjour.

J'ai commencé à l'école, j'avais sept ou huit ans et puis nous sommes allées à Quesnel. Il y avait une petite école là ; je m'en souviens c'était très difficile parce que je ne parlais pas beaucoup l'anglais mais toujours, j'ai fait mon possible, puis en 1919, mon père s'est retiré du commerce et puis ils ont parti pour aller dans l'est, pour rester ou pour revenir. Puis quand nous étions à Montréal, j'ai été à l'école, au couvent. Les religieuses de couvent à Longueuil, c'était tout en français, alors mon français s'est perfectionné un peu ; puis plus tard en 1920, nous sommes retournés à Quesnel.

À Quesnel, je suis allée encore peut-être un an, deux ans à l'école, pis à l'âge, à mon âge — j'avais onze ans, pis ma soeur avait dix ans — mes parents nous ont envoyées à un autre couvent pour continuer, pour nous perfectionner en français. Et puis ils nous ont envoyées à un autre couvent près de Edmonton. Pis là, c'était le Couvent de Notre-Dame et puis toutes nos études en français, mais fallait écrire nos examens en anglais pour le département de l'éducation quand nous étions dans le grade huit — c'était tout en français !

Et puis après en 1926, ils ont décidé qu'on devrait apprendre un peu plus d'anglais, ça fait qu'ils nous ont envoyées au Couvent du Sacré-Coeur à Vancouver ; mais là, fallait parler le français le matin comme au petit déjeuner et puis nous avons des institutrices qui venaient de la France et puis de la province de Québec aussi et puis... mais là, on a perfectionné notre anglais, pis là, fallait écrire nos examens du département de l'éducation aussi parce que c'était une école privée. Les institutrices qui enseignaient le français c'étaient des très bonnes institutrices.

Comme j'ai dit, nos parents voulaient qu'on apprenne le français, c'est-à-dire, un peu le français, et puis pour eux, pour apprendre la religion catholique, c'était aussi important, alors à tous les dimanches au matin, mon père s'asseyait à la table, ma soeur d'un côté de lui, puis moi de l'autre côté, pis il avait un grand livre qu'il ouvrait devant nous autres et qui avait beaucoup d'images, et pis c'était tout des histoires de la Bible.

Quand j'étais très jeune, ma tante qui demeurait à New Bedford nous envoyait toutes nos petites robes, et pis c'était toujours des robes pareilles pour ma soeur et moi. Et pis je me souviens de ces robes-là, il y avait toujours des petites culottes pour aller avec chaque robe faites avec la même

éttoffe. Et puis après l'âge de dix ans, nos parents, bien naturellement, nous avions, quand nous étions des petites filles, des robes et puis des manteaux qu'il y avait dans le magasin, mais généralement, après l'âge de dix ans, ça venait d'un magasin de Vancouver qui était Spencer. Pis il y avait des personnes au magasin qui nous envoyaient qu'est-ce qu'on voulait et puis disons qu'on voulait avoir un manteau, ils envoyaient peut-être trois manteaux pis on choisissait celui qu'on voulait. C'était un très bon service. Et puis ça, ça a duré pour notre famille jusqu'à la Deuxième Guerre. À tous les printemps, nous avions un costume nouveau, un autre chapeau, des chaussures et puis tout ça, pis à l'automne, c'était pareil. Un chapeau, un manteau, quelques chaussures.

Je me souviens que la nourriture était toujours très bonne, mais je me souviens que les oranges, au commencement on en avait seulement qu'à Noël, pis le céleri, ça venait seulement qu'une fois par année dans notre petit village. Mais ayant un magasin, nous avions presque tout ce qu'on voulait. On était jamais à court de rien.

En dessous du magasin, il y avait qu'est-ce qu'on appelait un cavreau, et puis là mon père gardait le beurre et puis les légumes et puis ma mère se servait de ce cavreau là pour le lait, et puis qu'est-ce qu'ils avaient. Mais à Quesnel il faisait chaud seulement quelques mois l'été. L'hiver, elle pouvait mettre ça dehors. On avait une petite armoire dehors, sur la galerie ; on pouvait acheter de la glace.

Quand nous étions toutes petites, naturellement, nous jouions avec nos poupées. On passait beaucoup de temps avec nos poupées. Le soir, fallait les coucher, le matin, fallait les élever et puis nous jouions beaucoup aux cartes. Quand mon père avait une minute, il aimait à jouer avec nous autres puis nous montrer différents jeux. L'hiver, nous passions beaucoup de temps sur nos petits traîneaux et puis nous avions qu'est-ce qu'on appelle en anglais des *snowshoes*. Mon père nous avait fait faire des petites *snowshoes* et puis ça c'était les jeux que nous avions et puis aussi aller jusqu'à 1919, nous jouions beaucoup dans la petite cour en arrière du magasin où il y avait beaucoup de boîtes de bois.

La marchandise, ça venait toujours dans des boîtes en bois, pas dans des boîtes en carton comme maintenant. Et puis nous avions chacun un marteau, pis nous étions toujours en train de construire quelque chose avec toutes ces boîtes et puis c'était une place où les autres enfants venaient jouer avec nous. Pis je m'en souviens, quand la Première Guerre, quand le mot est venu à Quesnel, qu'il est arrivé à Quesnel que la guerre était finie, j'étais en train de jouer avec les boîtes de bois, puis je m'en souviens, avec le marteau, je

me suis frappé le pouce et naturellement mon ongle a tombé, mais ça c'est qu'est-ce que je me souviens de la fin de la première guerre.

À Vancouver, nous avons toujours demeuré dans un appartement. Ma mère elle avait vendu sa maison à Quesnel en 1952, puis elle a déménagé à Vancouver et puis nous avons habité ensemble jusqu'à sa mort qui a été en 1970, elle avait 93 ans. Et puis elle a fini ses années avec moi. Nous étions très heureuses, quand j'avais des vacances, nous prenions toujours des petits voyages en train ou en voiture.